

# Les Copains d'la nouvelle



L'ACTUALITÉ DE LÉO FERRÉ  
Automne 2015 / Hiver 2016 - N° 30 - 3 €

*La Lune* (1958) brille dans ce numéro en pages 8, 9 et 10, avec *Pauline, La Lune et autres chansons*, en pages 2 et 3 de couverture, en fac-similé. *La Lune*, dans sa création manuscrite, ses encres changeantes, une rayure rouge mise sur la dernière strophe. On lit la chanson dans ses mouvements métriques, ses erreurs orthographiques, ses repentirs, ses ajustements mineurs, ses trois ou quatre modifications majeures : dans la première strophe, un vers barré « J'suis qu'un tapin », mot plus à sa place dans *La Nuit* (1956), dans la deuxième, « Et fais rimer fortune » remplacé par « Et croit faire fortune », dans la troisième, « J'm'appell' la lune » remplacée par « Dis moi la lune », après « Dis nous la lune », les six derniers vers fortement bougés :

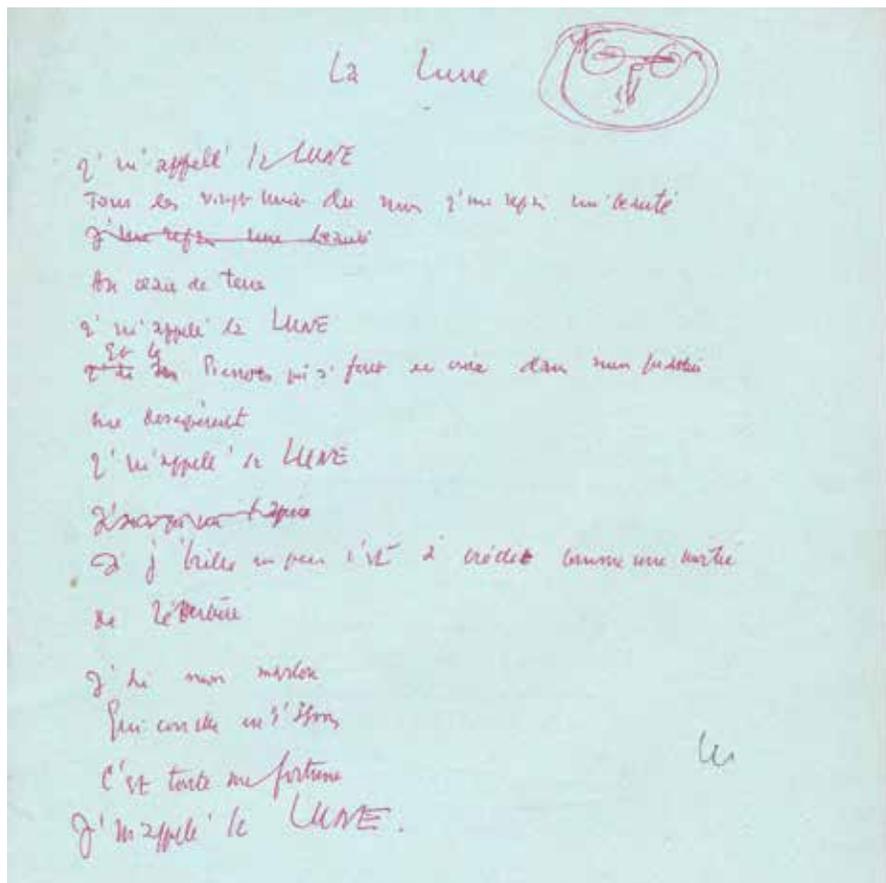
*Version manuscrite*

[Y'a] Mais dans ton dos [de beaux] y'a des palais  
qui n'sont pas faits  
Pour nos mirettes  
C'est peut' êt' là  
Que tu t'en vas  
Après quelle infortune  
Les nuits sans lune

*Version définitive*

Si dans ton dos y a des Pierrots  
Qui n'sont pas faits pour nos mirettes  
C'est peut-êt' là  
Que tu t'en vas  
Quand j'ai perdu ma plume  
Les nuits sans lune

Le retour en fin de poème des « Pierrots », amène « ma plume », quelques mots qui changent la chanson, disent le manque. L'évidence poétique de cette coda et la beauté d'une nocturne mélancolique.



Les Copains d'la nouvelle

À suivre en page 3 de couverture

*Je suis prédisposé au secours  
de la poésie, qui n'est pas l'art  
d'arranger des fleurs, mais une  
urgence de s'accrocher à un bord  
dans la tempête. Erri De Luca  
Sur la trace de Nives*

## Le n° 30 et la suite...

On l'a écrit – l'éditorial de notre n° 27 –, on le récrit, cette revue de l'actualité de Léo Ferré se veut mobile et changeante, à l'écoute des mouvements de terrain Ferré, jamais figée en rubriques régulières, en numéro prêt à remplir. Ainsi à un numéro sur *L'Opéra du pauvre* (n° 22) a succédé un autre, plus polyphonique (n° 23), tout comme le n° 26 suivait un spécial *Chants de la fureur*.

Nous faisons de même pour cette livraison qui, après Léo Ferré et Hubert Grootclaes, s'écrit en sujets multiples : le travelling après le gros plan, le montage de l'actualité Ferré dans son mouvement et sa diversité, à travers le temps, dans l'organisation d'échos et de résonances. Ainsi va *Les copains d'la neuille* au plaisir des rencontres, dans l'évitement du « toujours pareil », du retour systématique de certains événements autour de Ferré. On les observe, certes, mais en changeant de focale et de point de vue.

Le concert du *Premier mai jour Ferré*, est l'occasion de s'arrêter sur Angélique Ionatos, sur son combat poétique et politique, artiste engagée dans son époque comme dans les livres des poètes grecs qu'elle met en musique, faisant le même travail que Ferré, mis à son répertoire depuis quelques années. Le festival de Gourdon est évoqué en serrant notre regard sur un homme de l'ombre, celui qui accompagnait Caroline Allonzo, Christiane Courvoisier et Michel Hermon, le pianiste Christophe Brillaud. La découverte tardive de la « création » de *La Lune*, en 1959, permet de revenir vers une des grandes interprètes de Ferré, Pauline Julien.

Cette vision de l'actualité Ferré ouvre vers de singuliers artistes, sur des thématiques capitales, la poésie, la chanson et l'engagement, la chanson et l'interprétation, la chanson et l'accompagnement. En avançant de multiples paroles, celles d'Angélique Ionatos, d'Anne Hébert, celles d'Andrea Satta, de Richard Martin, de Thomas Bernhard, une parole directe ou indirecte sur Ferré, sur la chanson, sur la poésie, sur ce monde où l'on cherche, embarqué, à « s'accrocher à un bord dans la tempête » qui sévit partout.

### François André

#### Bulletin de santé

Au plus haut – c'était dans les derniers numéros de notre première, et primaire, formule – *Les copains d'la neuille* comptait 440 abonné(e)s. Aujourd'hui, à l'étiage, nous sommes à 380.

La baisse est importante.

La presse écrite perd ses lecteurs, *Les copains d'la neuille* de même... La revue-papier est d'un autre temps, il faut être numérique, vivre avec *facebook*, *twitter*, *liker*. Rôder sur les « réseaux sociaux », portable collé à l'oreille, communiquer, être moderne. On a tout faux dans cette *Épique époque*. Sans doute, par ailleurs, faudrait-il parler autrement de Ferré...

On est donc responsable de cette baisse.

Pour la suite, nous espérons votre présence renforcée, vos changements d'adresse à jour, vos réabonnements sans attente d'avis ou de relance. En appuyant fortement sur ce dernier point, pour éviter paperasseries fastidieuses et frais postaux de plus en plus élevés. En attendant votre fidélité rechargée aux *Copains d'la night*.

En continuant, en résistant, ici comme ailleurs.

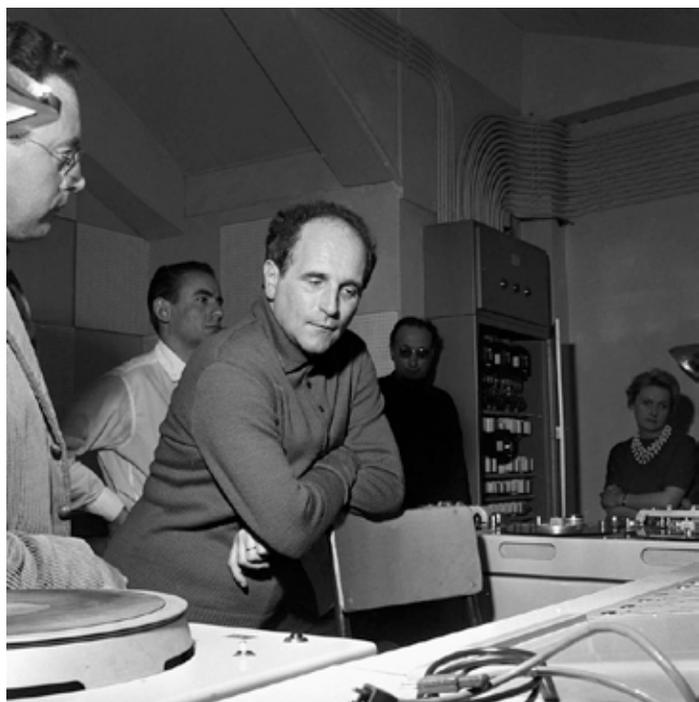
En additif, nos remerciements à ceux et celles qui envoient de réguliers messages d'amitié, des abonnements de soutien, partagent leurs informations sur Léo Ferré, leurs trouvailles. À ceux et celles, abonné(e)s, qui par leur présence encore nombreuse font véritablement vivre *Les copains d'la neuille*.

#### Les copains d'la neuille

Ce numéro, cet éditorial, ce « bulletin de santé » ont été écrits avant le vendredi 13 novembre. On les laisse tels quels. Dans l'effroi et le chagrin.

### Léo Ferré à la radio

En couvertures et en page 2, Léo Ferré lors d'une émission de radio, *Triomphe variétés*, le 18 avril 1961. Toute une époque radiophonique, la chanson en direct, la chanson avec orchestre. Les photos sont de Louis Joyeux, disponibles, avec d'autres, sur : [photo.ina.fr](http://photo.ina.fr)



## Éditorial

Page 1 – Le n° 30 et la suite...

## Archives

Page 2 – Léo Ferré à la radio

## Poésie et chanson

Page 4 – Rencontre avec Angélique Ionatos

## Léo Ferré et Pauline Julien

Page 8 – Pauline, *La Lune* et autres chansons

## Archives

Page 11 – Cher Jacques Prévert

## Portrait

Page 13 – Au piano, Christophe Brillaud

## Un CD, un concert, un livret

Page 17 – Les Têtes de Bois, *Extra*

## Livre

Page 20 – ... *Des mots pour Léo...*

## CD

Page 21 – *Les chansons interdites de Léo Ferré, Rappelle-toi ce chien de mer, À Léo*

## Centenaire

Page 23 – 2016

Page 24 – Rimbaud, Bernhard, Ferré

En pages 2 et 3 de couverture le fac-similé de *La Lune*

Nos remerciements, pour leur contribution, à Angélique Ionatos, Jean-Paul Liégeois, Denis Dupas, Alain Héaulme, Eugénie Prévert, Christophe Brillaud, Caroline Allonzo, Christiane Courvoisier, Michel Hermon, Michel Kolb, Andrea Satta, Neviana Serafin, Luca De Carlo.

À Jacques Layani.

**Les copains d'la neuille** est publié grâce au soutien de **La mémoire et la mer**,

1, avenue Henri-Dunant, 98000 Monaco – Tél. : 00 377 92 16 75 30

ISSN : 1771 – 0871

Directeur de publication : **François André**

Comité de rédaction : **François André, Claude Braun, Jacques Layani**

Lettrage du titre : **Charles Szymkowitz**

Maquette et mise en page : **Rinaldo Maria Chiesa dit Rinaz**

Abonnement : 15 € pour 5 numéros

À : **François André, 111, Clos des Libellules, 73290 La Motte Servolex**  
Anciens numéros : 3 € le numéro, 6 € le n° 26, 85 € les 29 premiers numéros – inclus le CD du n° 7

Courriel : francoisandre2@club-internet.fr

Page Internet : [www.lescopainsdlaneuille.hautetfort.com](http://www.lescopainsdlaneuille.hautetfort.com)

Sans oublier : [www.leo-ferre.com](http://www.leo-ferre.com)

## Rencontre avec Angélique Ionatos

### Préambule

Quelques lignes en préambule, avant de donner la parole à Angélique Ionatos, quelques repères pour poser un léger décor, pour survoler un territoire infini.

*Poésie et chanson*, les deux mots vont en couple depuis la nuit des temps, inséparables dans leurs différences et dans leur complémentarité. La poésie se met en musique avec Claude Debussy et Gabriel Fauré, la poésie se met en chanson chez Hélène Martin et Léo Ferré. Le même geste dans ses nuances. Une poésie qui aime à s'échapper du livre, rehaussée par une mélodie, portée par la voix, par une présence, pour aller, le mot est de Ferré, « dans l'oreille des gens ». Une poésie qui peut, aussi, camper sur ses positions dans le livre, silencieusement, solitude contre solitude. Le poème est chez lui dans la musique de ses mots, dans la musique que lui donne le lecteur. Elle prend « son sexe » comme ça, n'en déplaise à...

Il peut y avoir un autre émerveillement. Prenons cinq poèmes, les premiers à survenir : *Les Poètes de sept ans* d'Arthur Rimbaud, *Maintenant que la jeunesse* de Louis Aragon, *Le Condamné à mort* de Jean Genet, *La Complainte du lézard amoureux* de René Char, *Nouvelles du soir* de Philippe Jaccottet. Cinq merveilles poétiques, à lire. Sur ces merveilles sont arrivées d'autres merveilles, un sur-mesures apporté par Léo Ferré, Lino Léonardi, Hélène Martin, Julos Beaucarne, Jacques Bertin. Il y avait la musique du poème, la mélodie d'un compositeur est arrivée, une « forme supérieure de la critique », écrivait Aragon, une forme supérieure de la création, une autre œuvre, un enchantement.

La chanson crée un bloc, sans qu'il faille en disjoindre les fondations et, faussement, parler de « chanson à texte », de « chansons de parole », du nom d'un festival qui vient de



faire sa révolution. Si j'écoute *Maintenant que la jeunesse*, me parvient l'unité d'un chant, la triple présence d'Aragon, Léonardi et Morelli. Tout simplement une chanson. Bien sûr, les positions sont mobiles, Léo Ferré, lui-même, avançant un ordre d'arrivée (voir présentation de la Comédie-Française, ce numéro, page 23), Hélène Martin, elle-même, cassant l'harmonie : « Je suis de ce pays frontalier entre les mots et la musique. Mais où la musique qui "a sa place unique" donne priorité au verbe et à l'amour du verbe ».

Sans convaincre, tant l'envie est naturelle de refuser cette « priorité au verbe », cette primauté déplacée. Sur ceci, on a écrit des préfaces, des livres, des conférences, des thèses. Ici, on ne fera qu'entrouvrir une porte...

Aujourd'hui le fil de la poésie mise en chanson se déroule encore, dans toutes les musiques, dans toutes les sensibilités avec ceux et celles qui font le même boulot que Ferré. Angélique Ionatos, par exemple. Ce qu'il faisait avec Rutebeuf et Apollinaire, elle le fait avec Sappho de Mytilène et Odysséas Elytis. Avec ses poètes grecs, avec une discographie impressionnante qui brise le cours du temps. Résolument contemporaine. On a souhaité la rencontrer, elle qui depuis quelque temps a mis Ferré dans son répertoire : *Ma vieille branche* dans son récital *D'un bleu très noir*, *Cette blessure* dans son disque *Comme un jardin la nuit*, titre partie d'un vers de cette chanson qu'elle a chantée au Torsky à Marseille, le 14 juillet 2013, ainsi que cette année, au *Premier mai jour Ferré*, avec *On s'aimera* et *À toi. Cette blessure* qu'elle a présentée comme « une des plus belles chansons qu'un homme a écrit pour les femmes ».

### Entretien

**Les copains d'la neuille** : Quelle est votre histoire avec Ferré ?

**Angélique Ionatos** : J'ai quitté la Grèce en 1969, mes parents fuyaient la dictature des colonels, j'avais quatorze ans, j'ai continué mes études en Belgique puis en France. Léo Ferré était incontournable. J'ai tout de suite aimé ses poèmes, ses compositions, sa voix. C'est l'un des plus grands auteurs français. J'ai voulu le chanter simplement parce que je l'aimais.

**CLN** : Parmi vos « gènes » communs il y a, sans doute, le refus, la révolte, le non. Pas dans les mêmes faits : chez Ferré, son éducation, la religion, la famille, pour vous, les colonels. Pouvez-vous préciser ces jonctions entre vos deux vies, vos deux vies d'artistes ?

**A. I.** : J'ai un peu de mal à vous répondre. Je ne connais pas assez sa vie privée. L'artiste seul m'intéressait. Pour moi c'était un auteur éminemment politique. Ce magnifique chant, *À toi* – à mon avis, pas assez connu – écrit il y a presque cinquante ans résonne terriblement aujourd'hui : « Le Capital qui joue aux dés notre royaume ». C'était prémonitoire mais c'était déjà une réalité à cette époque. Et il y a beaucoup d'autres textes politiques. La situation de mon pays me pousse à une démarche politique. Je mets en musique les poètes grecs et c'est une démarche très politique. L'art doit faire écho au présent. On ne peut être artiste sans résister, à sa façon. Elytis l'a écrit : « Chacun selon ses armes ». Moi, mon arme, c'est ma guitare et les poètes grecs.

**CLN** : Vous ne croyez pas à l'art pour l'art, à ceux qui lui demandent d'être à l'écart. L'Histoire a montré les limites et les dangers du propos. La poésie, quand elle est politique, est dans sa nature même...

**A. I.** : Absolument. Je le pense profondément. Gabriel Celaya, l'immense poète espagnol antifranquiste, mort en exil, disait que « la poésie est une arme chargée de futur ». Paco Ibañez a mis ce poème en musique, l'un des plus beaux poèmes qu'il a mis en musique. Je relis souvent mes poètes, ceux que je mets en musique, et même si je mets en musique des poèmes d'amour, ils sont cette « arme chargée de futur ». Pour le moment, ma préoccupation principale, c'est la situation de mon pays et la situation du monde, en général, puisque la souffrance s'étend partout. Je rentre de Grèce, de l'île de Lesbos où l'on voit des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, marcher, fuir, sous le soleil. La situation est effroyable, le déchirement absolu. Tous ces gens qui arrivent en Grèce en route vers l'Europe. On ne peut pas ne pas s'exprimer, on ne peut pas se taire.

**CLN** : Comment « lisez-vous » la poésie de Ferré ? Que vous « fait-elle », en particulier sa poésie de la femme ? On le dit misogynne, machiste. *Cette blessure*, cette chanson dans votre voix, est une réponse...

**A. I.** : Je ne mets pas l'œuvre de Ferré sur un plan unique. Comme tout artiste, il a écrit des textes extraordinaires, d'autres peut-être médiocres. Effectivement il a eu des propos que l'on peut taxer de misogynies. Mais *Cette blessure* est un hymne à la femme. Ça contredit complètement d'autres propos, d'autres chants. Il avait ses ambiguïtés, ses blessures. Mais encore une fois, je ne connais pas sa vie en détail. Je ne peux pas dire « j'aime tout Ferré ». Il peut y avoir de l'indifférence pour certaines choses et d'autres, qui me touchent énormément.

**CLN** : Quelles difficultés soulève son interprétation ? Le passage à la guitare ?

**A. I.** : Je n'ai pas de difficultés à chanter Ferré. Tout simplement, j'ai toujours pris des libertés avec les chanteurs que j'interprète. Que ce soit Caussimon, Ferré et d'autres. Si je ne m'approprie pas une chanson, je ne la chante pas. Si c'est pour chanter Ferré comme Ferré, il faut lui laisser sa chanson. Simplement, j'ai fait une adaptation guitaristique de *Cette blessure*. Elle est venue comme ça. Je cherche et je trouve. Si je ne trouve pas, alors je ne chante pas.

**CLN** : On dit, parfois, dans des milieux un peu étriqués, que la chanson est avant tout un texte. En oubliant musique, voix, interprétation. Que pensez-vous de ce point de vue bancal ?

**A. I.** : On ne peut pas être d'accord avec cette idée. Une chanson n'est pas qu'un texte. Loin de là. Un texte, un poème est indissociable de la musique et de l'interprétation.

**CLN** : Vous partagez la même passion que Ferré : la mise en musique des poètes. Comme Ferré vous prenez vos poésies dans tous les temps. Rutebeuf, Villon, Baudelaire, Aragon et Caussimon, Sappho de Mytilène, Odysseas Elytis et Pablo Neruda...

**A. I.** : Un grand poète est intemporel. Sappho a écrit des textes extraordinaires dont il ne nous reste, malheureusement, que des fragments. Le propre de la poésie est de traverser les temps. Quand je la mets en musique, jamais je ne pense qu'elle est née il y a deux mille cinq-cents ans. C'est comme si je parlais à une contemporaine ou comme si elle me parlait. Sa poésie n'est pas fixée dans un temps.

**CLN** : Que peut la poésie dans nos époques sans poésie ? Dans une époque où elle est souvent moquée, dédaignée ?

**A. I.** : Pour moi, la poésie est le premier Art. Tous les autres découlent de la poésie. L'être humain a un besoin vital de poésie. Sinon, il reste dans son animalité. Elle transcende la réalité. Elle correspond à un pli très profond, très inconscient de l'être humain. Tout le monde n'y est pas sensible. Elle est le parent pauvre de l'Art. Effectivement, on lui met ce côté péjoratif. Jean-Pierre Siméon répond à votre question. Il a écrit un livre magnifique, *La poésie sauvera le monde*. Je suis en accord avec lui. Je conseille sa lecture. La poésie m'est vitale. Il ne se passe pas un jour sans qu'un vers, sans qu'un poème me traverse. Je ne peux pas vivre sans poésie. Tous les humains en ont besoin. On a besoin du beau. « Dans nos ténèbres il n'y a pas une place pour la beauté, toute la place est pour la beauté » a écrit René Char : il n'y a rien à ajouter. Quand on s'extasie devant le beau, c'est la poésie qui parle.

**CLN** : Tout ce que vous dites renvoie au titre de votre prochain CD...

**A. I.** : Le vingt-et-unième, *Reste la lumière*. Il y a douze titres, des poèmes d'Elytis, de Dimitri Mortayas, Dyonissis Kapsalis...

**CLN** : Au printemps, a paru un livre de vos traductions d'Odysseas Elytis, toujours dans le même champ lumineux, dans votre combat contre les ténèbres...

**A. I.** : *Le Soleil sait*. Une anthologie vagabonde parue chez Cheyne.

Le 13 septembre 2015

### Supplément

Le combat d'Angélique Ionatos court à travers le monde : face aux ténèbres, *Reste la lumière*, reste la résistance. Un combat à armes, peut-être, inégales, un combat poétique et politique, l'espoir dans la tourmente. Angélique Ionatos n'est pas seule. En Grèce même, une autre chanteuse, Maria Farantouri – l'inoubliable *Canto général* de Pablo Neruda, poèmes mis en musique par Mikis Theodorakis – tient la même ligne : la poésie traverse le temps, parle d'hier et d'aujourd'hui, appelle aux mêmes soulèvements. Elle le disait dans un article du *Monde*, cet été : « Mon arme, c'est la poésie. Je fais mon travail en interprétant les vers des poètes grecs qui expriment des pensées existentielles, des questionnements, dont beaucoup sont en résonance avec la situation actuelle ».

Il faut chanter, il faut parler, il faut écrire sur toutes les scènes. Dans *Le Monde diplomatique* d'août 2015, au milieu d'autres articles sur « la crise grecque », Angélique Ionatos a pris la parole pour dire ses peurs et ses espoirs, inviter à sortir de ses exils, écrire l'engagement et l'espérance. Nous reproduisons ce texte avec son autorisation.



### Les poètes sont en exil

Dans notre monde soumis à une nouvelle barbarie, celle de la ploutocratie, il faut interroger nos poètes pour retrouver la mémoire et l'utopie tout à la fois. Ce sont eux qui veillent sur notre humanité. Ma « belle et étrange patrie » qui a déposé une terre si fertile sur mes racines, m'a enseigné que la poésie depuis toujours nourrit le chant. Et ce chant peut devenir un cri.

C'est le hasard qui nous fait naître dans un pays plutôt que dans un autre. Et c'est l'exil qui nous fait prendre conscience de notre identité culturelle. Je n'ai pas choisi l'exil ; je l'ai subi et j'en ai souffert. Pour m'intégrer – donc pour survivre – dans la terre « d'accueil » il m'a fallu pour quelque temps renoncer à mon identité. Et pour commencer, il fallait apprendre la langue étrangère, sinon on n'existe pas.

Notre monde occidental est, à tort ou à raison, logocentrique. Il s'installe donc une distance (physique et mentale) entre nous, expatriés, et notre pays d'origine. C'est précisément cette distance qui nous dispensera au fil du temps des richesses insoupçonnées. Entre autres, celle de la redécouverte de notre patrie.

Ce qui m'a aidé à supporter l'exil lorsqu'il devenait trop lourd, ce fut la poésie. « Grecque me fut donnée ma langue, humble ma maison sur les sables d'Homère. Unique souci ma langue sur les sables d'Homère ». <sup>1</sup> Lorsque j'ai enfin commencé à bien comprendre et parler le français, j'ai pu me tourner vers le grec et le redécouvrir dans toute sa beauté, sa singularité, sa richesse et sa liberté.

En 1992, je recevais d'Odysséas Elytis un petit livre à la couverture bleue cartonnée, dont le titre était gravé en rouge. Sous le titre, il y avait le dessin d'une sirène tenant dans une main un bateau et dans l'autre un poisson. Le poème s'intitulait *Parole de juillet*. Ce titre a tout de suite sonné dans ma tête comme « Parole d'honneur ! ».

Et j'ai commencé à le mettre en musique. C'est devenu une élégie ; mais une élégie solaire. La couleur du deuil serait blanche. Le thrène se déroulerait en plein midi avec la déloyale et stridente concurrence des cigales. « Une cigale qui a su convaincre des milliers d'autres, la conscience éblouissante comme un été ». <sup>2</sup>

Voici les premiers vers de ce poème : « Mesuré est le lieu des hommes, mais les oiseaux ont reçu le même, mais immense ! ». Et plus loin : « Le soleil sait. Il descend en toi pour regarder car l'extérieur n'étant que reflet, c'est dans ton corps que la nature demeure et de là elle se venge. Comme dans une sauvagerie sacrée pareille à celle du lion ou de l'Anachorète ta propre fleur pousse que l'on nomme Pensée ».

Depuis quelques mois, mon pays se trouve souvent au cœur de l'actualité. J'entends et je lis des commentaires qui souvent me blessent. Or, je connais la situation tragique dans laquelle se trouvent mes compatriotes pour l'avoir vue de près. Dans ma ville, Athènes, où les murs crient leur misère mais aussi dans ma propre famille. L'humiliation est terrible ! C'est pour cela que j'ai eu le désir de parler des poètes, ces autres exilés. J'ai eu le désir de remettre leur parole au cœur de cette tourmente. Et de vous en faire cadeau.

Le premier devoir d'un artiste est de témoigner de son temps. Et de résister ! « Chacun selon ses armes », dit le poète Elytis. Pour redonner espoir et dignité. Souvent, je me sens découragée parce qu'impuissante face à tant de malheur. Parfois même, je suis tentée de me taire. Alors, je lis mes poètes. Leurs mots jamais ne s'oxydent à l'haleine du désespoir. Leur parole est politique et souvent prophétique. Et voilà que l'espoir revient comme « un chant de maquisard dans la forêt des aromates ». <sup>3</sup>

### Angélique Ionatos

Un dernier mot pour préciser, encore, le chant d'Angélique Ionatos, son cri. Lors du *Premier mai jour Ferré*, après les trois chansons de Ferré et avant ses deux chansons, elle a raconté un fait divers, mêlé à *Courage* d'Elytis :



« Je ne viendrai pas chercher Anna, disait un petit mot dans la poche d'une petite fille. L'heure passait dans cette halte-garderie à Athènes et personne ne venait chercher une petite fille. Les institutrices ont lu le petit mot qui était dans sa petite poche. *Je ne viendrai pas chercher Anna, je n'ai pas de quoi l'élever.* Fait divers dans Athènes d'aujourd'hui. « Courage mes colombes, mes anémones, mes belles compagnes esseulées, / Mes Antigones ! / Là, où les ténèbres couvent et se tapissent, vous devenez des soleils qui se hissent ! / Parfois la ruelle sombre mène à une

place fleurie, parfois même le malheur s'ouvre sur l'embellie, / Et c'est dans la désolation et dans le noir, qu'embaume et s'enracine la mémoire ».

Angélique Ionatos est une artiste « au cœur de cette tourmente », accrochée « à un bord dans la tempête », engagée en poésie et en chanson, toujours avec son « chant de maquisard ».

[Les photos, prises le 14 juillet au Toursky, sont de Frédéric Stephan].

<sup>1</sup>. Odysséas Elytis, *Axion Esti*.

<sup>2</sup>. Odysséas Elytis, *Parole de juillet*.

<sup>3</sup>. Nikos Gatsos, *Amorgos*.

## Pauline, *La Lune* et autres chansons

Retour vers *La Lune* et son histoire racontée dans *Les copains d'la neuille* n° 18, pour une correction et une précieuse addition. Nous écrivions : « Cinq ans après sa naissance, *La Lune* a connu par Los Machucambos ce qui semble être sa version inaugurale ». En fait, c'est bien avant la sortie du 45-tours du trio, en décembre 1963, que *La Lune* – hormis les probables interprétations de Ferré, non retrouvées – a été mise en voix. Événement doublement important, par la place de cette chanson dans l'histoire de Ferré et par cette première interprète, Pauline Julien qui, le 27 juin 1959, sur la RTF, 1<sup>re</sup> chaîne, chanta *La Lune*, dans une émission produite et présentée par Michèle Arnaud, *Chez vous ce soir*. La fiche technique de l'émission – conservée à l'INA, actuellement consultable par les seuls « professionnels » – indiquait en titre *Je m'appelle la lune*, sans préciser le nom du pianiste. *La Lune* de Pauline Julien est, comme la version des Machucambos, entourée de mystères : sa rencontre avec Ferré, avec cette chanson.

Reste cette interprétation, en noir et blanc, caméra unique, plan fixe, une version de 2 mn 15. Pauline Julien est filmée en plan-taille, cheveux mis en plis, pull blanc ras du cou, manches relevées. Sur l'écran noir, sur ses cheveux, ressort la clarté du pull, du visage et des mains, initialement posées en triangle dans son dos. Au fil des trois strophes, Pauline Julien, sans autre mouvement, joue de ses mains, de ses yeux, de mimiques complices pour souligner la poésie de Ferré, sans figuration aucune, sans aucun alourdissement. Une chanson démaquillée, mise à nu, une mélodie sensible, un piano discret, une voix enjôleuse. Pauline Julien plante ses yeux dans nos yeux. Nous, sous le charme fou d'une interprétation comme une caresse, sensuelle et voluptueuse, bouleversante de présence et de justesse. Intégralement Léo, Pauline pleinement. Une chanson lumineuse, née à la télé en 1959, enfouie dans les archives jusqu'à aujourd'hui, qu'il faudra sortir de sa nuit et partager. Pour la mettre dans les parages de celle qui, en 1994, l'avait fait renaître, Renée Claude, et garder en mémoire vivante deux québécoises providentielles, deux interprètes de Ferré indispensables.

Au début des années 1960, Pauline Julien a mis en disques six chansons de Ferré : *La Fille des bois* dans son premier 33-tours, *Enfin... Pauline Julien* (1962) ; quatre titres – ils soulignent la place de Ferré dans ses débuts – dans son deuxième 33-tours, *Ma jeunesse* (1963) : *T'en as*, *L'Amour 1955*, *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?*, *Vingt ans* ; *Les quat'cents coups* dans le 33-tours *À la Comédie-canadienne* (1965), chantées dans la proximité de leurs compositions, à une époque où elles n'étaient guère interprétées, si ce n'est par quelques autres passeurs, Catherine Sauvage et Juliette Gréco, bien sûr, mais aussi, Marc et Odile, Serge et Sonia, Les Trois Horaces, Marc Ogeret et Yves Montand, Béatrice Arnac et Francesca Solleville. Six chansons qui donnaient comme un résumé du Ferré des premières années, le Ferré chansonnier et le Ferré poète, celui de *T'en as* et de *L'Amour*, le Ferré de Francis Claude et le Ferré d'Aragon. Pauline Julien apportait, déjà, une présence originale, une sensibilité particulière. Sa *Fille des bois*, née de l'unique rencontre de Ferré avec Mac Orlan, fit entendre, au-delà des interprétations de Catherine Sauvage (1961) et Monique Morelli (1962), un supplément de malice.

Auparavant, Pauline Julien, parisienne de 1951 à 1958, interpréta d'autres Ferré, *Pauvre Rutebeuf*, sans doute, *Chacun sa chance*, sûrement. Cette dernière lors d'un *Petit conservatoire de la chanson* de Mireille, le 26 février 1956, dont il faut donner quelques échanges pour connaître Pauline Julien. Mireille a souhaité, à la séance précédente, convaincre Pauline Julien d'être « un personnage », de chanter « un personnage à qui il arrive une aventure ». Le 26 février, Pauline Julien arrive avec « une chanson que j'ai commencé à apprendre, une chanson de Léo Ferré, *Chacun sa chance* », parfois titré *Pour chacun sa chance* (Francis Claude-Léo Ferré). « C'est un personnage ? », demande Mireille. « C'est une philosophie », répond Pauline. Suit un « nous allons voir » sceptique. Si ce n'est le refrain brièvement coupé par un « je m'excuse, j'ai un chat », l'interprétation de Pauline Julien, accompagnée au piano par Yvon Alain, est de toute beauté, habitée, maîtrisée. Sauf que Mireille rompt le charme au bout de 1 mn 54, coupant les quatre derniers vers et le refrain, d'une explication bien fumeuse : « Vous savez pourquoi ? Non pas que j'aie quelque chose contre la chanson. Parce que vous n'êtes pas un personnage. Évidemment, on ne fait pas *L'Opéra de quat'sous* tous les jours. C'est ennuyeux. Et là, on tombait dans le mille. Et c'est ce qu'il faut toujours chercher ». Propos que n'apprécie guère Pauline



*Les Captains de la nouvelle*

Pauline Julien, La Lune – Captures d'écran

Julien, essayant un « quelque chose que j'ai envie de dire... » en suspension. Avant que Mireille lui demande de chercher du côté de Brassens et d'*Il n'y a pas d'amour heureux* qu'elle interprète brillamment pour, finalement, placer sa réponse : « Mireille, permettez-moi de m'expliquer. Vous me dites que je peux chanter *Il n'y a pas d'amour heureux*. Ce n'est pas un personnage. Ce sont des sentiments que j'exprime. Chacun sa vie. *Chacun sa chance*, c'est aussi une espèce de philosophie. J'ai plusieurs philosophies. Et c'est dans ce sens-là que ça m'intéresse de la chanter ». Déjà, en 1956, Pauline Julien apprenait la chanson, loin des professeurs. À son bon plaisir.

Au long des années 1950 et 1960, Pauline Julien a créé outre-Atlantique une impatience de Léo Ferré, à nulle autre pareille. Tant que le succès de la tournée canadienne de 1963 lui doit beaucoup. Gilles Carle – le futur cinéaste – rendant compte, dans *Le Nouveau journal* du 23 février 1962, d'une émission de télévision, diffusée la veille, *Rendez-vous avec Michelle*, dans laquelle Pauline Julien a interprété Léo Ferré, avait prévenu : « Pauline Julien n'a peut-être pas lancé chez nous la chanson de qualité, mais elle a sûrement répandu une certaine **qualité** dans la chanson. Nous connaissons Ferré par le disque, mais le connaissons-nous aujourd'hui de la même façon sans l'apport de cette artiste ? Il est probable que non ». Une tournée canadienne qui prit pour Léo Ferré des allures d'arrivée à la maison.

Il faut, pour finir, parcourir le chemin de chansons de Pauline Julien, de *Enfin...* jusqu'à *Gémeaux croisés*, de 1952 à 1990, avant que la maladie l'enferme dans le silence et l'amène au suicide : commencer par les racines théâtrales, les cabarets de Paris et les boîtes à chanson du Québec, poursuivre par la fraternité avec les grand(e)s de la chanson française et la sororité avec les mêmes du Québec, arriver à l'écriture de ses textes et de ses compositions. Avec une discographie à placer au très haut de l'histoire de la chanson. Un chemin de chanson, un autre parallèle en engagement, indissociable. *L'Âme à la tendresse*, tout autant qu'à la colère et à la révolte, mise en situation dans une présence incomparable, un art de la scène sans tricherie. L'alliance du métier et de la sincérité, une vérité que Louis-Jean Calvet dans son *Poésie et chanson* résume après un concert à Delémont, en Suisse, en septembre 1973 : « Malgré l'art consommé de Pauline Julien, son sens de la scène, de l'espace, du geste, bref malgré son "maudit" métier, nous étions à cent lieues du spectacle, comme on l'entend généralement, aux antipodes de l'artifice, de la consommation : en pleine communication ». Tout est dit, même si le mot « communication » rend imparfaitement compte de la rencontre de Pauline Julien avec le public, l'intimité créée. Une rencontre, une artiste qu'avait magnifiquement mis en mots Anne Hébert, dès 1962, au dos du disque *Enfin... Pauline Julien* :

La première fois que j'ai entendu Pauline Julien, en 1956, c'était à Paris, dans une petite boîte de la rue Guénégaud, chez « Moineau ». Pauline Julien disait des chansons et elle faisait corps avec ses chansons. Léo Ferré, Aragon, Bertolt Brecht, la musique et les poèmes nous étaient donnés avec la brusque passion de la vie vécue et exprimée

« Ce qu'il faut de malheur pour la moindre chanson »

« Ce qu'il faut de regrets pour payer un frisson »

« Ce qu'il faut de sanglots pour un air de guitare »

Aragon

Et la chanson accueillait Pauline Julien comme un don.

Les années passent : Paris, Québec, Montréal, et encore Paris. Pauline Julien chante toujours, les auditoires varient, tournent comme un manège. La jeune chanteuse demeure debout au centre de cette plaque tournante. Elle travaille, approfondit son métier, apprend son public, choisit ses auteurs, agrandit son territoire. Mais tout l'art acquis, conquis dans l'obscurité patiente quotidienne, n'abolit point cette qualité première de Pauline Julien, la vérité essentielle de son chant : cette offrande déchirée, poignante comme un cri.

**Anne Hébert**

Un « territoire » qu'elle a continué à agrandir et à embellir pendant presque trente ans, un territoire sur lequel il faut aller en urgence.

[Nos remerciements aux découvreurs de *La Lune*, à Jean-Paul Liégeois et Denis Dupas, à Alain Héaulme qui nous a mis sur la trace de *Chacun sa chance*].

## Cher Jacques Prévert

Il n'y a presque rien du côté de Léo Ferré : des allusions à Jacques Prévert, des signes de reconnaissance, dans quelques chansons, dans quelques textes. L'« inventaire » a été fait dans la note – et ses commentaires – de Jacques Layani, *Aimez-vous Prévert ?* sur : leoferre.hautetfort.com

Il n'y a rien, semble-t-il, de Prévert en direction de Ferré.

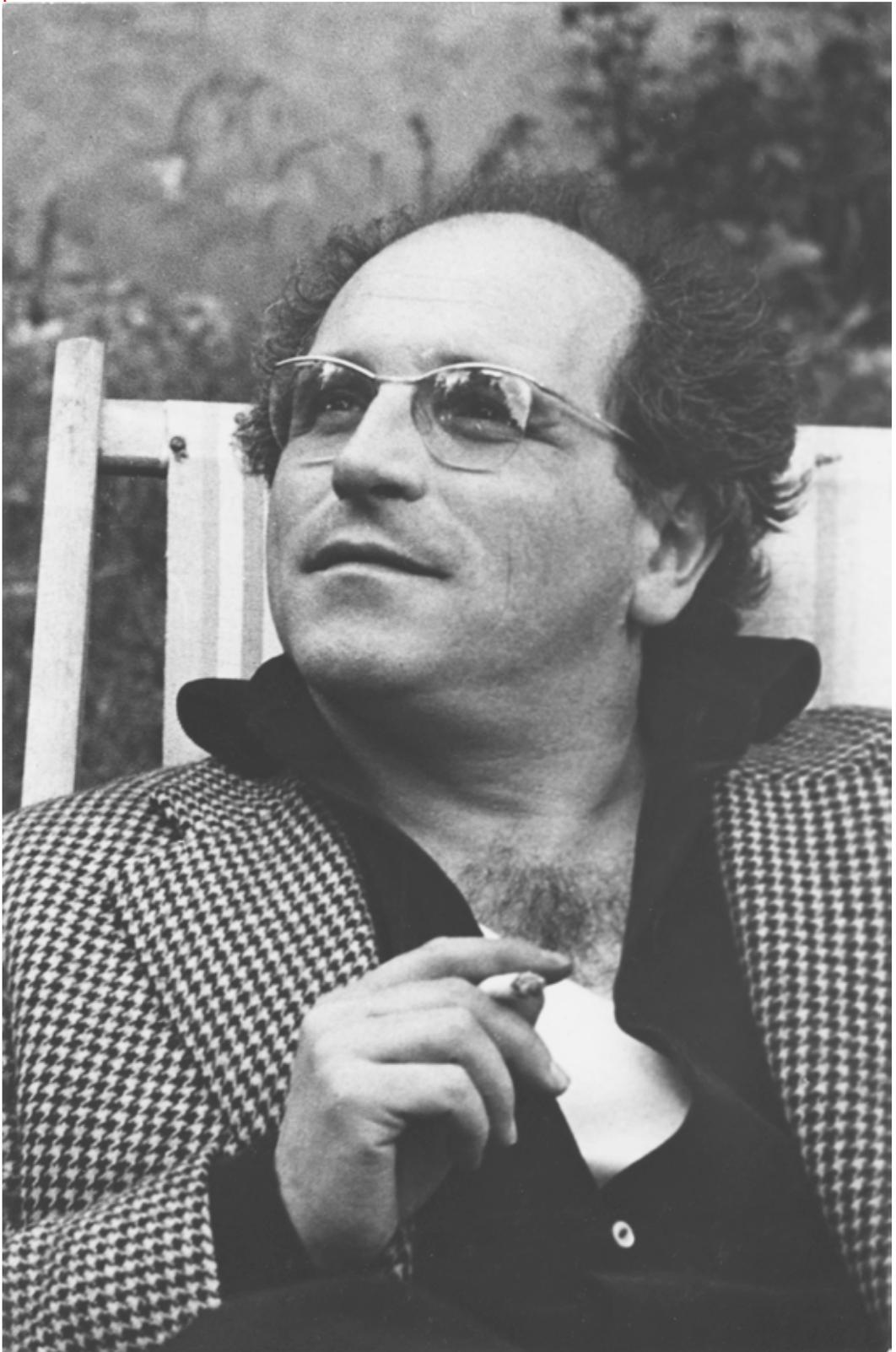
Il nous reste, cependant, quelques mots bleus de Ferré à l'auteur de *Paroles*, envoyés le 17 mars 1959, au dos d'une de ses photographies que nous publions pour la première fois, photo et fac-similé ensemble, sans connaître le nom du photographe.

Ces mots répondent à quelques cancans germanopratin, à quelques possibles rumeurs provoquées par deux vers de *Vitrines* : « Les vedettes à faits-divers / Paroles de Jacques Prévert ». La réponse aurait, dans ce cas, beaucoup tardé, de 1953 à 1959. Ils sont, surtout, une mise au point pour souligner une estime littéraire, « je vous admire et vous respecte », pour lancer une invitation « en famille, avec les chiens, et tout ».

On ne sait ce qu'il est advenu de la « pitance » à partager. On sait, seulement, la rencontre en chanson jamais consommée.

cher Jacques Prévert, 17/3/59

Il paraît que je ne vous aime pas...  
 Ce mot, s'il vous plaît, pour vous dire  
 que je vous admire et vous respecte depuis  
 longtemps... que les mauvais langues sont  
 décidément bien maladroites... et beaucoup  
 je serais rempli de joie le jour où vous  
 voudrez bien me faire l'honneur de  
 partager notre pitance, quand il vous plaira,  
 en famille, avec les chiens, et tout. - vous -  
 Très à l'écoute



*Les Capitains de la nouvelle*

© Collection privée Jacques Prévert, photographie 9, 2 x 14 cm

## Au piano, Christophe Brillaud

Quand il énumère ses compositeurs de prédilection, les maîtres qui font sa vie de musique et sa passion du piano, « Chopin, Schumann, Liszt, Scriabine, Rachmaninov, Ravel, Messiaen », Christophe Brillaud ajoute, d'un air gourmand, « Ferré », poursuivant avec « Szymanowski, Lutoslawski et Pécole polonaise ». Rien de surprenant dans la présence de l'auteur de *La Mémoire et la mer*, rien d'étonnant à notre époque qui sait, parfois, écrouler les murs. Et puis, Christophe Brillaud n'est pas seul dans ce paysage : Jean-Paul Dessy inscrit dans sa pratique la musique contemporaine et les musiques populaires, Györgi Ligeti et Léo Ferré, ses *Musiques nouvelles* et *L'Opéra du pauvre*, François Légée réunit dans un concert Bhrams, Saint-Saëns, Glass et Ferré, encore Ferré dans une *Nuit des Requiem* avec Howells, Haydn, Fauré et Mozart, d'autres « gens d'ailleurs » s'échappent dans sa musique, Roberto Alagna, Patricia Petibon, Philippe Jaroussky, Brad Mehldau. Alexandre Tharaud pousse jusqu'aux variétés, recrée *Le Bauf sur le toit* des Années folles ou joue dans *Piano song* quelques tubes, pour, en d'autres temps, sublimer les *Variations Golberg*. Tharaud qui aime à rappeler que « le cloisonnement est le pire des maux pour un artiste ». Tout autant que pour le mélomane. Mais c'est une autre histoire et le mélomane le sait moins. Ferré est dans la liste de Brillaud naturellement. Il y a une « filiation, un héritage », dit-il, presque gêné de préciser l'évidence : « À son époque, Liszt était un artiste total, compositeur et pianiste, Ferré l'a été aussi, jouant de toutes les cordes de la création musicale ». La suite s'écrit en musique.

Ferré, il l'a rencontré en paliers, les premières écoutes vers dix-huit ans, plus tard « les cassettes dans la voiture de mes parents, sur la route vers la montagne, *Il n'y a plus rien* que mon père, agacé, arrête, soutenu par mon frère, ma mère ne disant rien. Je voulais écouter ça. Pour moi, Ferré c'est aussi une histoire de famille. Seul contre trois, l'esprit rebelle qui s'affirmait ». Ferré qu'il n'a vu qu'une fois en scène, « dans des conditions pas très bonnes, à la Grande Halle de La Villette, en décembre 1991, pour le centenaire de la naissance de Rimbaud, il a dit ou chanté quatre ou cinq titres ». Sans que cela le marque vraiment. La déflagration vient au lendemain de sa mort, « Radio Libertaire a passé pendant toute une nuit sa discographie, une nuit blanche à tout écouter, le casque sur les oreilles, le plaisir des longs morceaux parlés, les musiques composées en Italie. Pour moi, ses sommets. Il y a eu un vrai changement à ce moment, sa vie sans doute s'est apaisée. Il y a toujours beaucoup de mélancolie mais ça respire plus, sa musique prend son temps. Pour connaître vraiment Ferré, il faut rentrer dedans, connaître toute son œuvre ». Les années d'apprentissage se poursuivent avec la rencontre d'Alain Aurenche, les nombreux passages au Trianon lors des 14 juillet Ferré, l'approfondissement d'un univers poético-musical. Sur le pianiste, Christophe Brillaud voit l'essentiel : « Au piano, il était dans l'auto-accompagnement. Son jeu était inséparable de sa présence en scène, de ses chansons. Il n'était pas un virtuose, ce n'était pas Cziffra. Ce n'était pas le but recherché. En composant, en chantant, au piano, en dirigeant un orchestre, Ferré était vraiment l'artiste total ».

Piano faisant, Christophe Brillaud va en solo ou en duo, soliste ou accompagnateur. Sans douane, de la Musique à la Musique. En juin, il jouait à Versailles Rachmaninov, Chopin, Scriabine, en



juillet, à Gourdon, il accompagnait Caroline Allonzo, Michel Hermon, Christiane Courvoisier, palette pianistique grand format. Il a joué lors de ce festival Ferré dans une omniprésence discrète et magique, sans être « à l'affiche », en minuscule sur le programme ! De la lumière classique à l'ombre chanson. Quand il accompagne – le mot est beau en même temps que réducteur –, Christophe Brillaud arrive en scène après un travail d'arrangeur. Ou plutôt – le mot est de Jean-Paul Dessy – de « compositeur ». Différemment pour *Bobino 69* et *Entre la mer et le spectacle...* Christophe Brillaud crée, véritablement, au piano les musiques de Ferré. Sans les « réduire ». Non pas en restant avec les partitions mais en écoutant, en réécoutant Ferré. Il explique : « Les partitions disponibles sont des supports pour avoir la structure du morceau, la mélodie. Mais elles ne correspondent pas à ce que l'on entend des orchestrations. Elles ne suffisent pas. Ferré écrivait beaucoup de contrechants, ces lignes mélodiques ajoutées au chant. Si on suit les partitions, on les manque. On ne peut pas s'en contenter. Ou alors on fait juste les accords, et encore. Arranger Ferré, mettre ses orchestrations dans un seul piano, c'est un travail d'écoute, pas de lecture. Quand j'entends *Requiem*, c'est comme un tableau visuel, un tableau orchestral. Chaque couplet a une orchestration différente. J'écoute et c'est structuré dans ma tête ». Un « tableau orchestral » qu'il donne, chanson après chanson, dans toutes ses couleurs, dans toutes ses nuances.

Ombre et lumière, Christophe Brillaud s'arrange de ces éclairages changeants. La vraie vie est ailleurs. Avec la musique, à son bon vouloir, à ses envies, « toujours dans la tête », dans l'accompagnement d'un décor, d'un état d'esprit : « Quand je suis en montagne, je suis avec *Une symphonie alpestre* de Richard Strauss. Une symphonie qui commence de nuit, le lever du soleil, une journée se déroule le temps d'une ascension, le bruit d'une cascade, le sommet d'un glacier, un orage, puis le crépuscule. Cette musique m'accompagne souvent même si d'autres peuvent survenir ». Ou alors s'absenter, laisser place à une autre mélodie : « Il y a aussi le silence total, j'écoute sa musique, le vide. C'est ça la musique, apprécier le silence, écouter les bruits ». Comme beaucoup de musiciens, il sait suspendre le temps, disponible : « Je n'ai pas besoin d'être toujours dans l'écoute de la musique. Il faut que les oreilles restent neuves ». La musique dirige sa vie, le piano l'accompagne, en continu, « sans le piano, je ne vis pas ». Pas un envahissement, plutôt un souffle, une respiration. Ses compositeurs sont présents, quelques pianistes, aussi : Glenn Gould, de toute évidence, Aldo Ciccolini et *Les Harmonies poétiques et religieuses* de Liszt, Alfred Brendel, *La sonate pour piano op. 106 Hammerklavier* de Beethoven, Krystian Zimerman, *Les Préludes* de Debussy, et Yevgeni Subdin (« ça n'existe pas, des pianistes comme ça, en France »), ses enregistrements des *Concertos* de Rachmaninov et de Nikolai Medtner. Quelques élus, quelques musiques qui laissent « les oreilles neuves ».

On l'a dit d'un autre, on reprend les mots : « Le piano, c'est comme s'il y était né ». L'attraction instinctive vers cet instrument, son enchantement par les mains de ses tantes, la radio diffusant du classique : le décor était posé pour un parcours très... classique, les cours particuliers, le perfectionnement musical, en plus le souhait des parents d'extraire leur fils d'une nature silencieuse et taciturne. Il le dit aujourd'hui : « Le piano m'a fait sortir de mon mutisme, m'a permis de m'extérioriser ». Trouver son langage premier. De cette enfance en musique, Christophe Brillaud se rappelle les cours, le conservatoire de Versailles, les professeurs « un peu à l'ancienne, ceux qui gribouillaient les partitions, du stylo et des mots partout, les rendant illisibles. Quelques indications au crayon suffisaient. Pour ne pas trop diriger ». Le souvenir de ceux « qui donnaient de fausses indications, contraires aux textes des compositeurs. En ajoutant des pédales, chez Bach. Un non-sens, ça n'existait pas à son époque ». Et un verdict définitif : « Des professeurs qui savaient conduire un cours. Mais en musique, ça ne suffit pas ! ». Enfin, Aldo Ciccolini vint, plus tard, au conservatoire de Paris, avec un autre discours, une autre pratique : « Je ne vous apprend pas à jouer d'un instrument, je vous apprend d'abord à aimer la musique, à la comprendre ». Christophe Brillaud a quatorze ans et suivra « Aldo » pendant plusieurs années d'un enseignement qui le guidera toujours.

Dimanche 19 juillet, par une matinée ensoleillée, assis devant l'église des Cordeliers à Gourdon, Christophe Brillaud se raconte. Les mots, au début, viennent difficilement, se



heurten même. On le sent en terre étrangère, à chercher sa cadence et sa musique interne, son rythme. Petit à petit, la partition s'ouvre et se déploie, il est alors comme à son clavier, le regard éclairé, volubile sur la musique et sur ses autres passions, les oiseaux, la montagne, trois ascensions, trois recherches d'élévation. Volubile sur les trois artistes qu'il accompagne, dans leur différence et dans leur convergence : « Il n'y a pas grand-chose qui change, c'est de Ferré dont il s'agit ». Quand Christophe Brillaud accompagne un interprète, il joue Ferré, avant tout. Caroline Allonzo, chanteuse lyrique, après une seule répétition, trois semaines avant Gourdon, précise la magie musicale de la rencontre : « Nous avons très peu parlé, je ne suis pas une grande bavarde non plus, je sais très rapidement, pratiquement aux premières mesures, à partir de la musique que nous produisons ensemble, ce qu'il va être possible de partager, ou pas. J'ai compris que nous avons la même approche « organique et instinctive » de la musique, celle qui remplace tout discours superflu. Je suis très touchée par sa personnalité réservée, pudique et extrêmement sensible qui contraste tant avec la puissance expressive de son jeu. Son piano parle pour lui ». Et parle de lui...

Michel Hermon, compagnon de scène depuis dix ans, apporte d'autres touches : « En 2005, je devais redonner au Festival d'Avignon mon *Dietrich Hôtel*, et j'étais en panne de pianiste. Un jour d'avril ou mai, est arrivé chez moi un grand garçon sans âge définissable, d'allure plus sauvage que timide, il m'était chaudement recommandé par Annick Cisaruk, une chanteuse que j'apprécie particulièrement. Engager la conversation ne fut pas une mince affaire et, après quelques minutes où nous restâmes sans savoir trop quoi nous dire, je lui proposais de jeter un coup d'œil au "matériel" : une collection de chansons de et autour de Marlène Dietrich. Dès que Christophe se mit au piano, il devint évident qu'avec lui les mots étaient secondaires, voire inutiles : on enchaîna tout le programme sans interruption et, porté par son jeu et par son immédiate adhésion à l'esprit d'une musique qu'il déchiffrait, j'eus l'impression non pas de répéter, mais d'être sur scène et de donner le spectacle ! Ainsi commença une collaboration qui dure depuis dix ans, à travers des aventures musicales multiples et variées, de Schubert (dont nous avons joué les trois cycles, en particulier le *Voyage d'hiver*) et Brahms (les *Quatre chants sérieux* et autres Lieder), aux méandres new yorkais de Lou Reed, Cole Porter et Billie Holiday (le spectacle "rock cabaret" *New York* dont il assura toute la direction musicale), des

rengaines crépusculaires de *Damia ce soir* (que nous montâmes ensemble pour Agnès Host) à Léo Ferré enfin, que Christophe connaissait déjà comme sa poche et sur le bout des doigts, et avec lequel nous faisons route depuis lors. Il y eut d'abord *Compagnons d'enfer*, où Christophe réinventa magnifiquement pour le piano les arrangements d'orchestre de Ferré pour Baudelaire, Verlaine et Rimbaud, en y mêlant parfois sa propre voix, la voix d'un ange... Il y a aujourd'hui *Ferré Bobino 69*, notre reprise intégrale et "telle quelle" du légendaire récital de Ferré post-Mai 68. Christophe Brillaud peut tout jouer, semble-t-il ! Il a cette impressionnante capacité de s'immerger totalement dans un monde musical chaque fois différent. Il faut l'écouter, en soliste, dans Rachmaninov, Schumann, Brahms, Liszt... De l'immense espace orchestral à l'extrême intimité. C'est fascinant. La musique semble être sa première langue, et aussi sa réelle patrie. Il y a une vieille expression qui me vient toujours à l'esprit devant le mystère et la magie de Christophe au piano : **un enfant du miracle**.

Dès son entrée en scène, à « pas d'oiseaux sous l'aile des chansons », Christophe

Brillaud accroche le regard, l'enserme. Partout le noir est mis, jusqu'à son regard, dureté et douceur mélangées, la dureté de l'ascension à venir, la douceur de l'approche et du sommet. S'installent un mystère, la promesse du bonheur alors que surviennent les voix de Christiane Courvoisier ou de Michel Hermon, les mots de Ferré. Un piano-voix d'une dimension inconnue se joue, une



dualité nouvelle où il n'y a plus un chanteur et un pianiste, mais une union à armes égales, une présence unique à la poésie et à la musique, le va-et-vient du spectateur entre le micro et le piano, l'arrêt sur le clavier, sur une présence sans posture : « C'est Aldo Ciccolini qui me l'a apprise. On le voyait jouer dans une sobriété exemplaire. J'en suis encore loin. J'essaie d'aller vers cet idéal. Ça demande un effort mental considérable. Il faut tout intérioriser. Si on extériorise tout, on peut faire n'importe quoi ». Avec la même aisance, il passe des mélodies classiques de Poulenc et de Duparc aux musiques de Ferré et de Beethoven, caressant *Opus X*, déchaînant l'ouverture d'*Egmont*, adoucissant Verlaine et Rimbaud, magnifiant la longue et lente introduction des *Étrangers*, déroulant merveilleusement *Requiem*. Dans les pas de son maître admiré qui demandait à ses élèves « d'arrêter de jouer seulement du piano, d'oublier l'instrument pour faire de la musique ». Christophe Brillaud, virtuose ? Prodiges du clavier ? Ce serait jouer sur des clichés, réduire l'art à une technique, oublier la musique. Il faut aller plus loin, mettre noir sur blanc d'autres mots, préciser son jeu, sa diction et ses articulations, décrire ses intonations, traduire son tempo, raconter ses mains et ses yeux, sa présence à la musique, dire le public dans l'émerveillement et la contemplation.

Le piano ne se ferme jamais.

Il y aura, demain, la sortie d'un disque reprenant les concerts de Versailles, d'autres *Bobino 69*, d'autres *Entre la mer et le spectacle*... Christophe Brillaud poursuivra ses balades, ralentira la cadence, allongera le pas, avec les compositeurs, entre Rachmaninov et Ferré, qui passent à sa portée, libérant des notes, formulant l'indicible, appuyant du sens.

Il y aura, après-demain, *À la musique, Christophe Brillaud*.

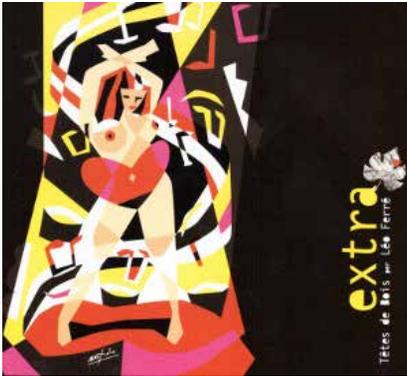
[Les photos prises pendant le festival de Gourdon 2015 sont de Michel Kolb]

## Les Têtes de Bois, *Extra*

### Un CD

Ils ne sont pas un sur cent, quelques artistes seulement, à toujours revenir vers Ferré, à dépasser le disque-hommage, à chercher les cimes de la fidélité. Sans besoin de boussole. Comme les Têtes de Bois qui de *Ferré, l'amore e la rivolta* (2002) à *Extra* (2014) en passant par quelques titres de *Pace e male* (2004) élèvent toujours, révèlent encore. Cette fois en dix titres : *Tango*, *Il mare e la memoria*, *La maliziosa*, *Extra*, *Se te ne vai*, *Ti rivedo ancora*, *Pattinava...*, *L'Heautontimoroumenos*, *Tu non dici mai niente* (avec la voix de Vasco Brondi), *Felici come mai*. Et *Il tuo stile* par Francesco Di Giacomo. « Tout » Ferré en dix chansons, toute la poésie de Ferré, accolée à celle des *Compagnons d'enfer*, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud.

Un disque avec les quatre Têtes de Bois historiques : Andrea Satta (voix), Carlo Amato (basse, échantillonnages et ordinateur), Angelo Pelini (piano), Luca De Carlo (trompette), accompagnés de Lorenzo Gentile (batterie) et Stefano Ciuffi (guitare). Un disque somptueux de proximité avec Ferré, somptueux de ses variations vocales et de ses arrangements musicaux, avec, supplément de sens, Angelo Pelini réveillant intimement le piano de Castellina in Chianti.



Une ascension vers l'*Extra* Ferré.

La plupart des titres ont été mis en français par Giuseppe Gennari, revus par les Têtes de Bois. L'inédit *Tango* (titré aussi *Quand le soleil se lèvera*, dit par Ferré en introduction de *Y'en a marre* lors des concerts au Théâtre Libertaire de Paris en 1988, *Tango* que Ferré voulait faire danser à « ces autoritaires à la voix béante et aux chagrins absents »), traduit par d'Anna D'Elia et mis en musique par les Têtes de Bois. Traduction souvent, adaptation plus précisément, pour glisser vers la mélodie des mots italiens, pour, finalement, être au plus près de Ferré, comme, on ne donnera qu'un exemple, *L'Âge d'or* « traduit » par *Felici come mai*, mot à mot : « Heureux comme jamais ».

### Un concert

Il faut, aussi, voir *Extra* en concert, saisir le dépassement du disque, sa finition et sa définition. Mieux, quand le concert est donné près de Castellina, précisément le mercredi 3 juin, dans le cadre magique du Teatro dei Rinnovati de la Piazza Il Campo de Sienne. Ce soir-là, *Extra* se jouait, avec les quatre Têtes de Bois, et la participation en couleurs du dessinateur et cinéaste Sergio Straino. *Extra* dans l'ordre du CD, avec à la suite *Gli anarchici* et *Non si può essere seri a diciasette anni* et *Felici come mai* en rappel. Occasion de prendre la pleine mesure du travail, de l'immersion profonde dans l'œuvre, dans l'écoute de toutes les chansons de Ferré. Un travail sans cesse remis sur l'ouvrage jusqu'à ce que, Andrea Satta le souligne, les dix titres retenus leur « appartiennent ». Avec une évidence qui saute aux oreilles, le désir de ne jamais surligner, de ne jamais surchanter, alliant le respect et la sobriété, le talent : Les Têtes de Bois en scène, Ferré en filigrane, un concert en apparence plus *amore* que *rivolta*, même si le même souffle les fait se rejoindre.



La voix d'Andrea Satta prend la tension poétique de chaque titre, la rugosité de *Tango*, l'enlacement de *La memoria et il mare*, la caresse d'*Extra*, l'effleurement de *Te rivedo ancora*, une palette vocale portée à son amplitude la plus large, sublimée par des arrangements subtils, *La memoria e il mare* comme la quintessence de l'art des Têtes de Bois, une version étirée de plus

de sept minutes, l'alliance du français et de l'italien, la rencontre d'un piano et d'une trompette, le lancinant d'un échantillonnage – en anglais, *sampler* – obsédant, une vague de mélancolie. Avec ce titre, avec les autres, constamment dans l'épure, les Têtes de Bois ajoutent à l'histoire de ces chansons, jouent de la présence de Ferré, enrichissent l'œuvre entière.

### Un livret

Il convient de s'arrêter sur le livret du CD présentant la traduction des onze titres, une riche iconographie, les remerciements et crédits obligés. Et les mots d'Andrea Satta précisant le projet, appuyant le propos. Les mots italiens d'un disque qui n'est pas sorti dans sa « version française » et qu'il nous a paru important de présenter, pour *Les copains d'la neuille*, dans la traduction de Neviana Serafin que nous remercions particulièrement. Des textes qui se présentent, dans ce livret, sur quatre pages :

#### Extra

##### Page 4

On n'est peut-être qu'un sur cent et après tout on s'en fout gentiment.

Alors ça ne nous plaît pas qu'on nous compte, pèse ou mesure.

Il y a des idées qui, malgré tout, voyagent dans le cœur des hommes.

Jamais on n'arrêtera de travailler à faire connaître et aimer l'œuvre de Léo Ferré.

Trop géniale et sensuelle, moderne et quotidienne.

Léo n'est pas le copain d'un jour de fête, il s'arrange mal des cérémonies, n'embrasse pas les occasions de prestige, il perce nos pensées des jours impairs, plongeant dans les plis de nos fatigues.

##### Page 6

*Extra* : suite à vingt-quatre mois passés à écouter les quatre-cents et quelques chansons de Léo..., à apprendre par cœur ces lumières des rues, ces passants, ces boutiques, un monde à ne pas croire ni voir, cette robe d'été blanc et jaune, peinte de fleurs bleues, dans le plus délirant de nos rendez-vous, ce fantôme qui revient chaque soir quand, loup frétilant, tu brilles dans mon filet.

Chaque fois, les vers de Léo font l'amour dans la tête de celui qui les lit, sous le regard impitoyable du Dieu des granits, entre coquillages dansants et castagnettes résonnantes, un couteau ouvre la pureté du nacre, un requin nage en liberté provisoire.

Ces vers éraflent la peau des béats qui restent dans leur fauteuil, envahissent leurs âmes en conserve. Amour et révolte.

*Extra* : l'heure où tous les poètes vont se rencontrer, où ceux qui ne sont pas inscrits à la bonne bourgeoisie seront reconnus et respectés, et ceux qui ont vécu dans l'hiver de l'amour marginal verront leurs mots sculptés, l'heure où ceux qui ont gâché leur vie prendront la relève des gagnants dans l'attention publique et on cessera de juger les hommes, finies les listes des bons et des méchants.

On a choisi dix textes, dix chansons, pour leur donner notre souffle personnel, jusqu'à ce qu'elles nous appartiennent, à force de traduire, arranger, écouter, écrire, récrire, jouer, chanter.

Très longtemps après Ferré, *l'amore e la rivolta* dans un rendez-vous entre rimeurs, dans une convergence poétique, dans un temps reculé et, certain, on se retrouvera tous.



## Page 7

*Extra* est le rendez-vous de l'an dix mille, le cri dramatique de Léo adressé à l'ami qui l'a laissé seul dans un monde mutant, son sanglot cosmique dans le texte visionnaire des *Étrangers*.

*Extra*, l'esprit rebelle, une fille, son strip.

*Extra*, le port, la voile, ce sein, ce regard.

Léo est le poète toujours vivant qui souvent nous parle de la mort.

Léo, l'amour et l'anarchie.

Autrefois dans un lycée de Croton, en Calabre, une jeune fille écarta ses cheveux en nous montrant son cou : juste en bas de la nuque, un tatouage *On n'est pas sérieux quand on dix-sept ans* : un vers de Rimbaud qui devint pour Léo, et plus tard pour nous, un succès.

Il se peut qu'on ne soit pas un pour cent, mais pendant ce temps-là on s'accompagne d'amours splendides : la poésie animant le professeur Giuseppe Gennari, avec qui nous avons abordé toutes les traductions des poèmes de Ferré et Rimbaud, Verlaine et Baudelaire, essayant d'en faire des chansons de notre âge sans trahir l'esprit et l'humeur d'origine ; Anna D'Elia, avec qui, par contre, on a travaillé à passer à l'italien *Tango*, que Léo n'avait pas encore habillé de sa musique. C'est pour cela que nous, les Têtes, on s'est mis à l'épreuve, dans l'aventure d'imaginer qu'on pourrait répéter ce que Léo fit avec les poètes maudits. Et puis Sergio Staino, le grand conseiller, la finesse de son goût, la chaleur de son accueil, ses embrassades avant notre départ. Le peintre Ugo Nespolo nous a fait cadeau du dessin pour la couverture, une porte entrouvrant à l'enfer et au paradis. Le luci della centrale elettrica (Vasco Brondi, jeune auteur-chanteur) a chanté avec nous, animé de notre même envie, et de notre même esprit de révolte.

## Page 36

Par ce disque on veut aussi bien rendre hommage aux traducteurs reconnus de Ferré et à ceux qui l'ont fait connaître en Italie, tels Guido Armellini, Mauro Macario, Gino Paoli et Enrico Medail. De ce dernier, on a adopté l'extraordinaire version italienne de *Tu ne dis jamais rien*.

Le piano que vous allez écouter est bien celui ayant appartenu à Léo.

Pour cet instrument on est tous partis à Castellina in Chianti, où la famille Ferré habite. C'est Mathieu qui l'a fait accorder, Carlo qui l'a doté de micros, Angelo qui l'a essayé.

L'accueil, la confiance et l'appréciation de la famille Ferré, débitent un courant à même de faire démarrer tout moteur. Un grand merci.

*L'Heautontimoroumenos* est un texte que Léo avait mis en musique sans jamais l'enregistrer sur disque, voilà pourquoi ces bouleversants vers de Baudelaire vont connaître aujourd'hui une sorte de début discographique.

Sensualité et psychédélie, on peut aisément en sortir ivre.

Écoutez des yeux, alors vous pourrez illuminer les notes et les mots, la chair et son envol.

**Andrea Satta**, traduit de l'italien par **Neviana Serafin**

[Andrea Satta évoque *L'Heautontimoroumenos*, « une sorte de début discographique » avec *Extra*. En fait, la chanson a paru en 2008 dans le CD *Ferré Baudelaire Les Fleurs du Mal Suite et fin, La mémoire et la mer*].

### ... Des mots pour Léo...

Il y a eu, cette année encore, « de bien belles nuits » lors de la 7<sup>e</sup> édition du festival Léo Ferré de Gourdon. Beaucoup de Ferré, Caussimon et Leprest, de la chanson et des voix inspirées sur la scène de l'église des Cordeliers, qui affichait en son chœur le *Ni Dieu ni maître* de Maurice Jayet. Les chansons de Marie Baraton et Joce, *Tous ces trucs imprudents* de Nicolas Joseph, la lettre de Céline Caussimon à *Mon cher Papa*, trois lames de fond, *Bobino 69* de Michel Hermon, *Entre la mer et le spectacle...* de Christiane Courvoisier, *Pacifiste inconnu* de Lionel Suarez et JeHan. Avec, en ouverture de chaque soirée, la voix lyrique de Caroline Allonzo, l'omniprésence magique et discrète de Christophe Brillaud, les expositions de photos de Michel Kolb (Khôm), les programmes Ferré d'Alain Fournier. Un millésime de garde.

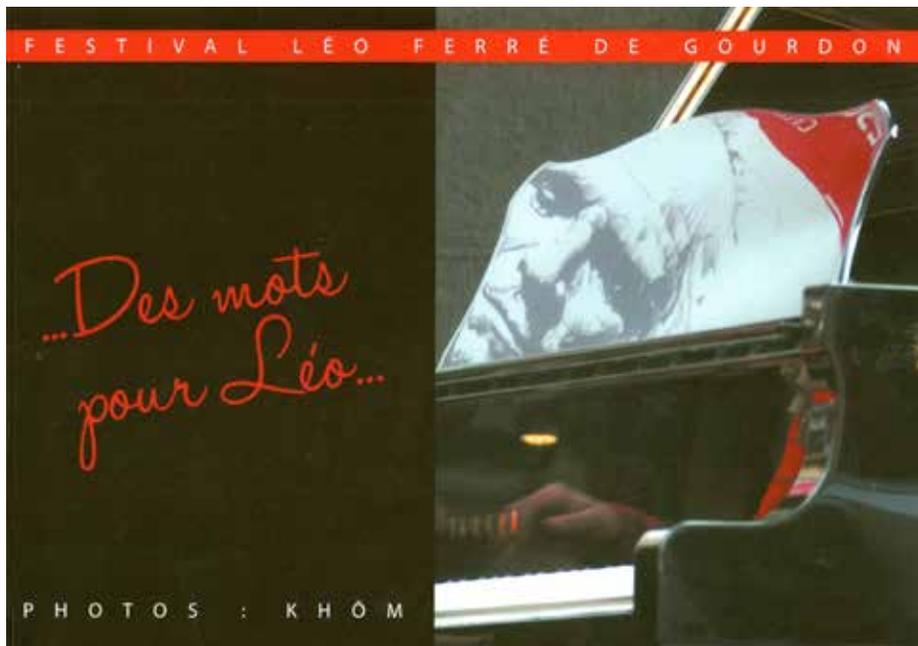
Cette édition a été marquée, également, par la présentation – parution fin 2015 – du livre racontant en mots et en photos, celles de Michel Kolb, les sept éditions du festival ... *Des mots pour Léo...* (24 € + 7 € de port, au maître des lieux et du livre : Christian Martinon, 22, rue du Majou, 46300 Gourdon).

... *Des mots pour Léo...*, un seul exemple, ceux de Richard Martin, qui figurent aussi en préface du programme 2015-2016 du Toursky :

#### La poésie crie au secours

Orphelins depuis ton départ, nous poursuivons, ta boussole poétique à la main, sur les sentiers que tu nous as ouverts, notre marche en direction de l'essentiel. Mais les temps sont difficiles et les années auxquelles tu as heureusement échappé, devenues tellement médiocres que les rues des villes où nous nous promenions sont à présent barrées et que la minuscule planète où nos alarmes n'ont plus d'échos, s'enfonce dans la barbarie. Tu ne peux pas imaginer à quel point la bête gagne. La Bête se réveille et bave d'un vert visqueux qui déshabille l'espoir. Les hommes se sabordent et ne savent plus à quelle étoile s'accrocher. Il est grand temps que tu reviennes avec ta précieuse colère gueuler dans nos ruines. Viens vite m'aider à réveiller Marseille fraternité.

**Richard Martin**



### Les chansons interdites de Léo Ferré

Au milieu des rééditions « sauvages » de titres tombés dans le domaine public – récemment un racoleur *L'art de Léo Ferré Les Anarchistes* (La Fabbrica) – est paru, à l'initiative de Jean-Baptiste Mersiol, la « copie » du 33-tours canadien *Les chansons interdites de Léo Ferré*.

Ce disque reprenait les quatre chansons et le titre d'un 45-tours paru en 1961 et six autres du 33-tours 25-cm, *Paname*, sorti la même année.

À ces titres, J.-B. Mersiol en a ajouté trois, ainsi que les extraits des *Sonorama*, 1961 et 1962, contenant des entretiens avec Ferré.

Un livret précise l'histoire de l'assemblage de ce CD qui reprend la couverture de l'original et la photo de Roland Carré – non crédité sur le 33-tours, ni sur le CD – prise au domicile de Ferré, boulevard Pershing à Paris.

On n'a pas le plaisir du 33-tours et du vinyle, de la très épaisse pochette canadienne, mais la belle trace de ce pressage canadien.

Le CD : 15 € sur [akoufene.com](http://akoufene.com) ou à Akoufène, 5, rue des Romains, 67270 Wilweishem.



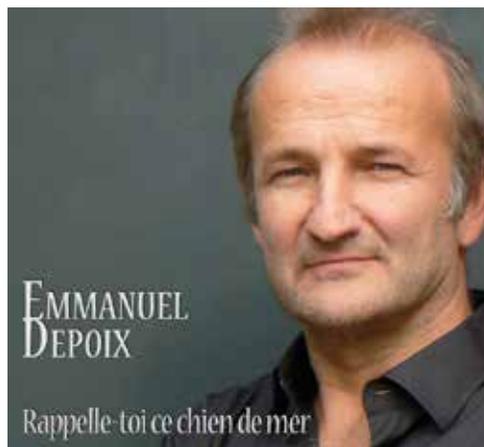
### Rappelle-toi ce chien de mer

Depuis longtemps, Emmanuel Depoix déambule sur *La rive gauche en chantant*, multipliant les arrêts chez Ferré et Dimey, réunis dans un double CD, *Rappelle-toi ce chien de mer : Depoix chante Ferré* (seize titres), *Brouillard* (six titres, cinq de Dimey, un de H. Annoni). La plupart enregistrés en février 2014 à l'Espace François Dyrek à Joinville-le-Pont.

Son Ferré donne à entendre l'auteur-compositeur, des *Amoureux du Havre* jusqu'aux *Amants tristes*, quelques incursions vers Rutebeuf, Rimbaud, Aragon et Francis Claude, le Ferré de toutes les fureurs, le Ferré de toutes les couleurs.

Il va au long des seize titres du chanté au parlé, le chanté principalement, le parlé ou le *a cappella* sur quelques titres, déshabillant, un peu, les chansons de leur mélodie. Ainsi, *Il n'aurait fallu*, *Vingt ans*, *Les Amants tristes* ou *La Vie d'artiste*. C'est sa version Ferré, sa vision des faits, qu'il livre, en disque, de façon plus contenue, plus sobre qu'en scène où il surligne Ferré, vocalement, mimiquement, gestuellement. Un peu à la façon, sans que cela soit simple comparaison, d'Annick Cisaruk ou de Philippe Guillard. Un trait appuyé qui a déclenché, après son passage à Barjac en 2014, une bien méchante polémique, Michel Kemper sur le site *Nos enchanteurs* réduisant Depoix à une imitation de Ferré. Le « papier » et les presque deux-cents commentaires sont sur le site. Mais il vaut mieux aller à l'écoute du CD et au concert de Depoix pour apprécier sur pièces.

Le CD : 18 € sur [l-equipage.com](http://l-equipage.com) ou à L'Équipage, 3, rue Barbès, 93600 Aulnay-sous-Bois.



## À Léo

C'est presque une loi : plus la notoriété de l'interprète est grande, plus le recours aux « tubes » de Ferré s'impose : Lavilliers, Sapho, Lara, maintenant Lalanne.

C'est presque une règle : l'évitement, voire le mépris, dans un certain monde Ferré, de Francis Lalanne.

Une loi, une règle, ce double constat, sans autres commentaires, sans autres parasitages, pour privilégier l'écoute de *À Léo*, entendre le travail de Francis Lalanne avec le groupe marseillais Carré Blanc.

L'hommage à Léo Ferré, son interpellation, se fait en plusieurs dimensions : la reprise de ses chansons, *Avec le temps*, *Les Anarchistes*, *C'est extra*, *Vingt ans*, *Jolie Môme*, *La Mémoire et la mer*, *L'Affiche rouge* ; trois « intros » sur trois chansons, trois appels à Ferré, un « duo posthume » sur *Pauvre Rutebeuf*, une « citation » des Francofolies de La Rochelle de 1987 et deux hommages, *À Léo* (février 1994) et *À Léo, la promesse* (terminé et enregistré en décembre 2013). Au-delà de l'interprétation, il y a la suite des rencontres avec Ferré, la continuation de leurs promenades, la compagnie des chiens, des mots et des silences, la mémoire et la mer. Sur des arrangements pop-rock en rappel du travail de Ferré avec Zoo. Tout cela fait passer le disque dans un ailleurs, une sincérité, une émotion que l'on ne discute pas.

À chacun d'aller sur cette voie, de goûter l'accompagnement musical de Carré Blanc (Paul Fargier, chanteur, producteur et directeur artistique de *À Léo*, Christian Zolesi, guitare, André Ferry, basse, Alain Abry, batterie et percussions), de s'enchanter. Et, pour ce faire, sortir des clichés, éviter les idées toutes faites, les idées des autres et entrer dans « son » Léo, dans sa passion. Écouter. Et lire ses deux textes dont nous donnons, pour chacun, la première strophe :

### *À Léo*

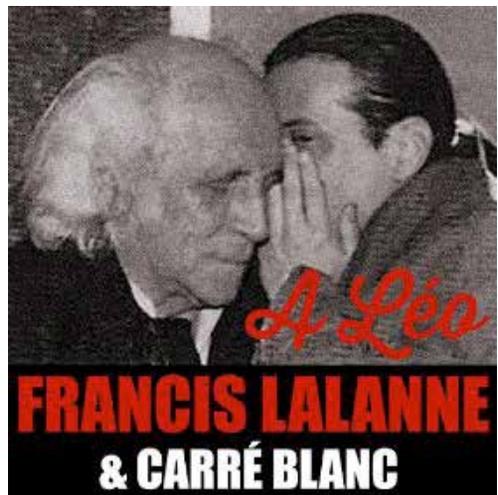
Un jour, tu trouveras cette âme défendue  
 Celle qu'en toi tu fuis par crainte du parjure  
 Et qui te dit « Prends garde à chaque main tendue ! »  
 Un jour, l'ami viendra, je te le jure  
 Un jour, tu trouveras ce frère de printemps  
 Ce jardinier des cœurs, enfant des Hespérides !  
 Et qu'il soit jeune ou vieux, vous irez hors du temps  
 Cueillir les pommes d'or qui poussent sous les rides  
 ...

### *À Léo, la promesse*

Ils furent si nombreux, et tu ne le sais pas,  
 À marcher avec Toi sur la route des rêves ;  
 À te suivre à la trace, à t'emboîter le pas ;  
 À vivre ton chemin jusqu'à ce qu'il s'achève...  
 ...

Au long de 2015, *À Léo* était disponible en deux versions : une mise en ligne des titres sur les sites marchands, une mise en images sur youtube. L'album « physique » devrait voir le jour début 2016.

Renseignements :  
 carreblanc16@hotmail.com



## 2016

Au moment du « bouclage » de ce numéro quelques événements sont connus :

- Les 5 et 6 mars, le Gymnase de Morges (Suisse) célèbre Léo Ferré : mise en lecture de textes par les étudiants du Gymnase, spectacle musical de Gaëlle Graf.
- *Et... Basta !* créé en 2008 par Emmanuel Gaydon et Le loup qui zozote reprend la scène à partir de mars. Dates et lieux sur : [lelouquizozote.org](http://lelouquizozote.org)
- De mars à octobre ? une exposition Ferré se tiendra à la bibliothèque de Beaune.
- Le tome 2 Léo Ferré-José Correa est annoncé au printemps, chez Nocturne.
- Michel Bouquet devrait réenregistrer *Les Lettres non postées*.
- Les festivals Ferré de San Benedetto del Tronto, Peille, Gourdon et Aulnoye-Aymeries.
- Un *Cabaret Léo Ferré* à la Comédie-Française, au Studio-Théâtre, du 17 mars au 8 mai, annoncé ainsi dans le programme : « Tenter de qualifier Léo Ferré, c'est à coup sûr se heurter à des catégories qu'il n'aimait pas beaucoup. Lors d'une rencontre restée célèbre avec Brassens et Brel, alors qu'on leur demande s'ils se défendent d'être qualifiés de poètes, Ferré répond : "Les gens qui se disent poètes, ce sont des gens qui ne le sont pas tellement au fond. Les gens qui sont honorés qu'on les qualifie de poètes, ce sont des poètes du dimanche qui ont des plaquettes éditées à compte d'auteur... Cela dit, si on me dit que je suis poète, je veux bien. Mais c'est comme si on me disait que je suis un cordonnier qui fait de belles chaussures". [...] Brassens a dit une chose très vraie, "je mélange des paroles et de la musique. Voilà ce que je fais". Après Georges Brassens, Boris Vian, Barbara, Léo Ferré est mis à l'honneur. Claude Mathieu, sociétaire, met en scène ses camarades autour d'un répertoire d'un des "chansonniers" les plus prolifiques de la scène française. "Il y a des gens qui reçoivent d'abord la musique, d'autres qui reçoivent d'abord les paroles, ajoute Ferré. Les gens les plus sensibles – et peut-être les moins intelligents, ce qui est possible aussi – reçoivent d'abord la musique. Ce qui fait que j'ai pu faire connaître Baudelaire à des gens qui ne savaient pas qui était Baudelaire" ».



Claude Mathieu, photo de Stéphane Lavoné

D'autres précisions, d'autres événements, sur le site Internet : [lescopainsdlaneuille.hautetfort.com](http://lescopainsdlaneuille.hautetfort.com)

## Rimbaud, Bernhard, Ferré

Le 9 novembre 1954, à l'hôtel Pitter de Salzbourg, Thomas Bernhard – il a vingt-trois ans – tient une conférence à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Rimbaud (20 octobre 1854-10 novembre 1891). Longtemps après, celle-ci connaît sa première publication posthume, le 14 mai 2009, dans *Die Zeit*, sa traduction française lors de la parution de *Thomas Bernhard Sur les traces de la vérité Discours, lettres, entretiens, articles*, en 2013 (Gallimard, « Arcades »). Alors qu'arrive le centième anniversaire de la naissance de Léo Ferré, on peut se pencher sur les premières lignes de cette conférence, faire entrer en résonance 1954 et 2016, saisir quelques correspondances rimbaldiennes et ferréennes dans les mots de l'écrivain autrichien sur ces sociétés littéraires qui sont « encore la société » :

*À l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Jean Arthur Rimbaud*

Chère assistance,

Il est dit que nous n'honorons nos poètes que lorsqu'ils sont morts, lorsque le couvercle du caveau familial ou une butte de terre humide sont venus marquer la séparation définitive entre lui et nous, lorsque la détresse et la misère ont fini par étouffer le créateur de poèmes, lorsqu'il a, pour reprendre la formule consacrée et embarrassante des piêtres nécrologues, *rendu l'âme*. Il se trouvera toujours alors, si Dieu le veut, un bureau officiel qui commencera à tourner les pages de son carnet d'adresses, et la postérité peut s'atteler à la tâche. Il y aura des gerbes et des couronnes, des « cercles » se réunissant tout exprès pour les déposer, et c'est alors toute une industrie distrayante qui se met en branle, entre vins d'honneur et salons ministériels, jusqu'à ce que le poète sombre dans un oubli définitif ou qu'on se décide à éditer ses œuvres complètes. Alors, on organise fêtes et cérémonies pompeuses, « on redécouvre » toutes les facettes de l'œuvre du défunt, on s'escrime à l'exposer en pleine lumière – bref, on en fait un « événement », la plupart du temps dans l'unique but de se distraire un peu de l'ennui pour lequel, après tout, on est rétribué. Et n'est-il pas vrai que (chez nous !), ce n'est pas le poète qu'on honore, mais le monsieur du ministère de la Culture qui prononce des discours de bienvenue, le monsieur du fonds d'archives, le comédien, le récitant ? Holderlin ou Trakl se retourneraient dans leur tombe face à tant d'apparat, de mondanité culturelle, de bavassage pseudo-artistique dont il ne ressort rien que de l'impudence !

Si nous sommes ici, c'est pour nous rappeler Jean Arthur Rimbaud.

...

Poursuivre sur un autre passage de cette conférence, sur une autre correspondance Rimbaud-Ferré, sur une invitation comme un ordre :

...

Il ne faut pas trop parler de Rimbaud, il faut le lire, il faut le laisser agir dans son ensemble comme un rêve universel, il faut entrer dans son monde tout comme *lui* y est entré, les souliers crottés et le ventre affamé, tantôt sur la route de Mézières, tantôt à Paris, avec le même sentiment de détresse. Il faut, comme Rimbaud lui-même, entrer *dans ses églises*, ne pas contempler son œuvre, mais la vivre et la souffrir avec lui, simplement s'ouvrir à elle, comme une jeune fille regarde un papillon qui croise son chemin.

...

**Thomas Bernhard**

(Traduit de l'allemand par Daniel Mirsky)

Finalement, lire cette conférence dans son intégralité, s'arrêter sur d'autres mots, sur « les pages de quelques grands hommes, nourries d'une conjonction d'éléments qui ne se produit qu'une ou deux fois par siècle », sur la poésie qui était pour Rimbaud « non un refuge, mais son monde originel », adhérer ou contester le propos de Bernhard, transposer le conseil : il ne faut pas trop parler de Ferré, il faut le lire, il faut le voir, il faut l'écouter, il faut le laisser agir dans son ensemble...

La lune Suite 1

D'ici appelle la LUNE  
 Une fois même j'espère dans la célébration  
 D'ici m'a j'ait' facile  
 D'ici appelle la LUNE  
 La lune se plain' q' j'pensé à elle de plus à penser  
 A moi tout seule  
 S'appelle la LUNE  
 Quand un poète à sa classe j'la s'ent' un élève

D'ici par la lune

Elle me brèche  
 Et court' à moi  
 Elle prie pour fortune (Et les faire fortune)  
 Avec ma LUNE

II / La lune

~~D'ici appelle la LUNE  
 T'as l'habitude avec la lune si vite par les yeux j'ent' en tout  
 nombre fois la lune  
 D'ici appelle la LUNE  
 Des fois la LUNE  
 Tu es sûr d'ici la lune j'as plus envie de moi ça ch'et  
 Comment j'as fait  
 D'ici appelle la LUNE j'as plus envie de moi ça ch'et  
 Tu es sûr d'ici la lune j'as plus envie de moi ça ch'et  
 Pour nos sourds  
 C'est peut-être là  
 Que tu t'as les  
 Après quelle in fortune...  
 La nuit dans LUNE...~~

Les Captains d'la nouvelle

# Les Copains d'la neuille



LES COPAINS D'LA NEUILLE – N°30